

XYZ. La revue de la nouvelle



La bicyclette

Marie-Eve Belzile

Numéro 90, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belzile, M.-E. (2007). La bicyclette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 7–12.



La bicyclette Marie-Eve Belzile

CE N'EST PAS SI TERRIBLE, elle regarde l'horizon et elle rit. Elle pleure maintenant jaune. Ses larmes hydratent sa peau. Elle aurait le goût de nager. Elle imagine son souffle coupé par un pince-nez. Une nageuse pas assez synchronisée. Ses membres sont engourdis. Avec le petit corps serré dans ses bras, elle se visualise loin de la route, enveloppée dans un drap blanc ou, encore, sur la banquette d'un taxi les jambes écartées, une cigarette rougissante entre ses doigts. Le chauffeur sait trop bien conduire. Une série de réflexes. Le pied gauche plaqué sur la pédale d'embrayage, le droit, sur celle de l'accélérateur. Son esprit rétrograde. C'est comme pédaler à bicyclette. On n'oublie jamais. Il s'agit de laisser parler son équilibre. De tenir son corps droit, de choisir d'avancer avec la force de ses jambes, avec la complicité de ses pieds.

En ingurgitant son dernier verre de vin, elle n'a certainement pas vu venir ce vélo soleil au guidon de métal. Un cinq à sept. Des nachos. Des potins. Encore du vin. Elle se voit assise à se taper sur les cuisses tellement ses côtes se soulevaient par des fous rires. Encore du vin. Tacher ses lèvres et ensoleiller les conversations qui se bousculent dans sa tête. Les bouts de son index et de son majeur se tiennent seuls suspendus dans le vide. Ses cheveux glissent. Sa main attaque sa joue question de tenir tête aux sourires et aux remarques décalées. Elle plie et déplie la serviette sur ses genoux. Elle répand les miettes sur le tissu transparent de sa jupe. Elle trace des routes avec la croûte du pain et tente de former de petites montagnes blanches avec la mie. Même si ses yeux rapetissent, elle ne perd rien du fil des échanges. Acrobate, elle navigue maintenant entre les tables. Elle cherche des yeux un repère. Un visage familier. Mais les images se brouillent et la musique achève le portrait sur

son rythme assourdissant. Elle tente d'ouvrir la bouche, mais sa langue épaissie l'étouffe. Elle observe la nappe éclaboussée de gouttes de vin rouge. Elle crierait. Rendrait sourde par ses cordes vocales toute l'assistance. Il faudrait qu'elle s'élançe avant d'implorer. Il faudrait qu'elle s'assoie, bien tranquille. Qu'elle morde dans son existence et tète son sang, ramasse les restes. Il faudrait qu'elle avance ou qu'elle capitule. Qu'elle réussisse à saisir sa fourchette et la pousse entre ses dents, sans grincement.

Après avoir replacé ses lunettes sur son nez, elle décide de relever machinalement les yeux pour observer son entourage. Trop de gesticulations. Elle simule un certain intérêt et pense à enlever ses souliers. En penchant délicatement la tête, elle libère ses pieds et vérifie que ses bas de soie ne sont pas percés. Avec ses doigts, elle sculpte ses mollets. Elle tente de réanimer ses genoux. Cachée par la nappe, elle frappe en dessous de ses rotules pour créer des réactions éclairs dans ses jambes. Plusieurs coups de poing martèlent la table pour appuyer des propos. Elle sursaute. Frappe sa cheville contre le pied de la table. Elle se mord la langue. Si elle s'écoutait, elle s'allongerait sur la moquette commerciale. Mais elle n'entend plus rien. Son cœur s'est arrêté de battre pendant que sa tête se balance comme un pendule. Rien à faire, elle est aspirée par un tourbillon. Elle respire le plus fort possible. Ses narines se sont transformées en machine à vapeur. Elle pourrait réussir à siffler pour éviter de mourir asphyxiée. Elle a décidé de s'accrocher à sa coupe de vin et d'immortaliser ses empreintes digitales sur le verre. Un bouquet. Elle voudrait aspirer toute la beauté du monde, d'un seul coup. La deviner et, ensuite, se l'approprier pour mieux la partager. Mais elle n'a pas assez de force. Elle préfère l'ennui. Goûter l'oubli. Elle voudrait froisser le tissu de la nappe et tirer celle-ci d'un grand coup pour que les assiettes se fracassent contre son crâne, qu'elle voudrait descendre de son cou pour diminuer la douleur.

Elle n'est plus. Le dos courbé sur le haut dossier à quatre-vingt-dix degrés, ses articulations ne répondent pas. La soirée l'a noyée. Bouffie comme un vieux personnage en peluche, le chemin tracé éparpillé sur la moquette, maintenant debout pour aller à la salle de bains, elle voudrait que les bras de son voisin la serrent, la tordent

comme une éponge. Qu'une pression humaine la libère de toute obligation. Elle voudrait respirer et se débarrasser de son hoquet. Devenir légère comme le vent qui souffle toujours sur ses cheveux qui lui cachent les yeux.

Elle erre dans le corridor en se laissant diriger par la friction de ses bas de soie sur la moquette usée. Guidée par les lignes diagonales formées par ses pieds, elle apprivoise les murs qui donnent accès à la cuisine et à la salle de bains. Elle ne sait plus choisir. Ne veut plus. Elle observe la tapisserie et rit des fissures qui déguisent les murs. Baroque, rococo, classique... Elle mélange les époques et touche les minuscules précipices. Elle plongerait à travers le papier peint décollé. Elle hurlerait sans voix jusqu'à ce que ses prunelles cessent de gigoter entre les formes géométriques. Elle pourrait faire semblant de s'égarer et d'enfoncer les portes qui mènent au bruit. Elle hésite. Elle avance. Elle recule. L'espace d'une seconde, son plan change. Un de ses cils tombe. Ses jambes la lâchent et ses fessés trouvent *in extremis* le banc en bois, voisin du téléphone. Elle attend maintenant qu'il sonne pour oublier sa énième envie d'uriner. Fumer. Elle replace sa jupe en évitant de presser sur son ventre. Maintenant assise, elle repère, juste en face d'elle, une machine à cigarettes. À genoux, elle observe les différentes couleurs lumineuses. Presse les boutons. Rien. Même en tentant de provoquer la machine avec un crochet bien envoyé, les paquets de cigarettes se paient sa tête. Elle a oublié son argent dans son sac à main qui doit traîner en dessous de la table. Elle se relève, se rappelle un vague interdit et décide de se perdre parmi les visages.

Pour s'éclaircir les idées, seule avec son café, elle observe maintenant des formes mouvantes glisser vers la sortie. Ses jambes se balancent le long du banc du bar pour retrouver une certaine motricité. Elle touche ses mains et parle avec le serveur le temps qu'il faut. Remet ses souliers. Souffle un baiser alcoolisé. Elle avale plusieurs verres d'eau. Croque quatre bonbons à la menthe. Laisse couler un glaçon dans son décolleté pour se réveiller. Elle sait que le serveur la fixe derrière le comptoir. Elle lui tirerait lentement sa cravate noire du cou et l'emprunterait sans demander la permission pour attacher sa tête à son corps. Elle est consciente du balance-

ment de la masse qui écrase son cou. Mais, malgré tout, elle frotte ses lèvres pour effacer le cerne mauve qui colore sa bouche. Elle ne se sourit plus dans le miroir du hall d'entrée. De sa main pendante, elle touche son nez du bout des doigts. Elle voudrait pleurer. Elle vérifie l'état de son regard rougi par la fatigue. Elle sort ses clefs de son sac à main. Tripote le paquet de gommages à mâcher avant d'arriver à en sortir une du papier argenté. Elle cligne des paupières. Elle fait une grimace à son double qui la pousse à l'extérieur vers le stationnement. Elle pourrait tenter de marcher sur la ligne blanche. Elle sait bien qu'elle devrait monter dans un taxi et raconter des histoires sur sa vie, mais la pluie a ravivé ses joues. Elle a choisi d'embrasser la réalité. De soupirer. Elle espère seulement que ses pieds transformeront l'auto manuelle en automatique.

Elle caresse les boucles frisées. Elle imagine ses yeux crevés. Elle voudrait s'arracher chaque dent de la mâchoire. Percer d'au moins trois trous sa gorge. Se transformer en fontaine qui aurait évacué en minuscules chutes bourgogne tout l'alcool ingéré. Elle touche le visage doux inanimé. Prend dans ses mains les pommettes décorées, maculées de sang. Elle tente de les réchauffer. Rien. Elle continue de masser. De frotter. De secouer. De bercer. Elle ne sait plus qui elle console. Elle-même ou la jolie poupée ? Elle fixe le grain de beauté. Tire sur l'écharpe de laine. Referme sagement le manteau. Examine la mitaine qui contient encore une main. Il se pourrait que ce soit simplement un jeu ou une farce. Qu'une piste cyclable ait été tracée sur la chaussée, sans panneau indicateur. Que le pneu de sa voiture ait crevé sous la pression. Que ses phares se soient éteints seuls dans la nuit sans permission. Que les essuie-glaces aient augmenté leur cadence. Qu'une bosse dans l'asphalte ait renversé quelqu'un sur son chemin. À sa place.

Elle attend qu'ils viennent la chercher. Elle ne veut pas bouger. Les gens s'attroupent autour d'elle. Elle est collée à la rue, comme si elle tentait d'entendre le prochain train rouler sur les rails. Elle fixe les roulettes de la civière. Elle ne veut plus parler ni se déplacer. Elle n'a pas envie de se lever, ne réussit pas non plus à détacher son regard de la scène. Elle ne décroisera pas les jambes. Ne clignera pas des paupières. Ses cils sont figés. Ses bottes à talons ne sont plus

d'aucune utilité. Elle mourra à cause des fourmis qui agacent le bout de ses pieds. Malgré la douleur qui travaille ses os, elle ne boira plus de lait. Elle le laissera aux enfants vivants.

Son cœur sursaute pour la réveiller. Elle souhaite qu'il se taise. Elle est une personne sans histoire. Elle a arrêté de boire avant de rouler par terre et ne s'injecte rien dans ses veines fuyantes. Elle ne veut pas qu'ils installent le ruban jaune. Sa vision se brouille. Elle désire simplement effacer les futurs traits de craie sur l'asphalte noir. Elle voudrait que ses pneus aient crissé au freinage. Que des traces de sa bonne volonté soient visibles. Rien. Elle touche ses propres cheveux. Raserait son crâne, tatouerait son numéro, se sanglerait sur la table, offrirait ses veines et peindrait de rouge son âme.

Si le policier approche plus près d'elle, elle tentera de ramper jusqu'à sa ceinture pour s'emparer de sa matraque. Elle l'abattra sur sa tête d'eau. Laissera le malheur s'écouler comme un verre de jus renversé à travers des icebergs transparents. Mais elle ne peut pas se glisser lentement dans la rue vers les souliers du policier. Ses bras et ses jambes sont noués dans le vide de son crâne. Elle a peur du noir. Elle ne voit plus la route ni ce qui l'entoure. Seule la double ligne jaune au centre de la rue hypnotise son regard mouillé. Son cerveau passe et repasse sans se fatiguer la même image dans ses orbites agrandies. La couleur aveuglante. Le doré de la chevelure étrangère. Passagère.

En attendant de se relever, elle s'égratigne la cuisse et déchire son bas. Un petit accroc. Le métal encercle ses fins poignets. Quelqu'un appuie sur sa tête pendant que ses fesses se tassent sur la banquette arrière de l'auto aux gyrophares aveuglants. Elle voudrait lisser ses cheveux. Faire voir ses yeux. Son cou s'incline pourtant vers l'avant. Elle n'ose pas regarder à travers le grillage métallique. Elle caresse le tissu du siège pour arrêter les tremblements qui la secouent. Elle ferme les paupières et se revoit devant la machine à café du bureau. Les idées claires. La bouche fumante. Un dossier sous la main. Le visage bien éclairé sous les néons. Elle se rend compte que les menottes blessent sa chair, mais elle ne criera pas, ne parlera pas. Les mots ont fui sa gorge pour s'engouffrer dans son ventre. Elle tombe sur le siège comme une fleur morte.

Lorsque le véhicule de police démarrera et que son corps sera légèrement projeté vers l'avant, elle réalisera qu'elle a brûlé le feu rouge comme on grille une cigarette. En fermant les yeux et en aspirant profondément. Au lieu d'avoir recraché la fumée en un demi-sourire, elle aura vu le sang. Toucher au froid. Elle n'arrivera pas à croire qu'elle aurait pu vomir et rêver d'une enfant morte.